

Souvenirs d'expatrié de Georges Blaha (suite)

Précédemment, j'ai raconté comment, venant de Paris, s'était déroulée pour mon épouse et moi notre arrivée à Abidjan puis notre trop court séjour en Côte d'Ivoire (Chapitre I : *Initiation de « Pieds tendres » à l'Afrique noire en Côte d'Ivoire*). Séjour d'adaptation à l'Afrique noire, adaptation tant « corporelle » que « professionnelle », alors que les choses plus sérieuses allaient vraiment commencer après ce passage inoubliable en Côte d'Ivoire. A celle ou à celui qui me lira, nous aurons ensemble, je pense, un infime mais possible et oh combien agréable partage de ces sensibilités ressenties lors d'une expatriation ! Après quoi, les images qui suivent le texte, groupées par rubrique « Illustrations », participeront au beau voyage africain. Et pour y avoir contribué, un grand, un très grand merci, le Cameroun.

Chapitre II : En poste au Cameroun

Après avoir quitté Abidjan et dit au-revoir à la Côte d'Ivoire, il y eut alors ces sauts de puces avec la « côtière » assurée cette fois-là par Air Afrique : arrêt à Accra (Ghana) puis à Lomé (Togo) et enfin la descente sur Douala. Encore en pleine journée, nous n'avons pas eu de descente dans la « purée de pois » mais au contraire avec un ciel dégagé nous permettant un très beau coup d'œil sur tout le littoral bordant Douala, cette deuxième ville importante du Cameroun.

Après avoir récupéré nos bagages, le transfert pour la correspondance à Yaoundé allait se dérouler dans une sympathique bousculade. Le trajet fut plutôt court et correct : tout occupés à regarder autour de nous, à s'imbiber d'odeurs nouvelles, parfums lourds ou effluves de victuailles venant de gros ballots colorés... Nous avons tout de suite remarqué, qu'à l'inverse des Ivoiriens, les Camerounais n'étaient pas tellement habitués aux tenues traditionnelles, mais que la plupart arboraient des vêtements de style européen.

A l'arrivée à l'aéroport de Yaoundé, en ce mois de septembre 1967, il y avait, pour accueillir les « petits nouveaux », Jacques Liabeuf, directeur à Nkolbisson de l'IFCC, l'Institut français du café, du cacao et autres plantes stimulantes, car les programmes d'études de cet institut de recherches incluaient aussi le théier, le poivrier et le colatier. La nuit était tombée rapidement et le parcours des 8 kilomètres séparant la station de l'aéroport et de la ville, se fit sans trop distinguer le paysage : les révélations sur les curiosités quelles qu'elles soient se feront beaucoup plus tard. En ce qui concerne la ville de Yaoundé, sa découverte allait se faire progressivement puisque, bien que ne le sachant pas encore, notre séjour allait durer au total neuf années. J'avais entendu dire que c'était « la ville aux mille collines », aux forts mélanges ethniques bariolés de leurs vives et chatoyantes couleurs toujours accompagnés de rires et de dialectes volubiles. Et ma curiosité s'en était trouvée encore plus émoustillée (photos1 et 2).

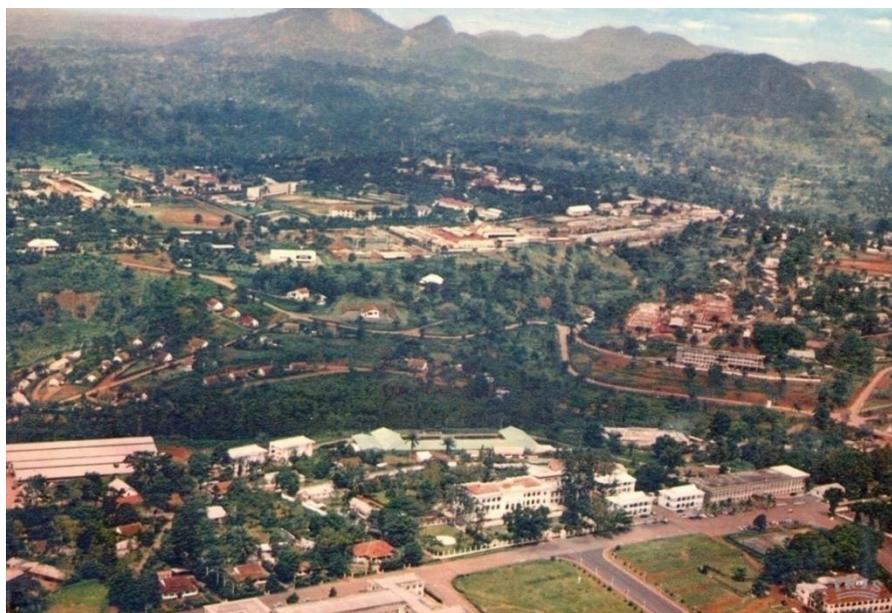


Photo n° 1 : Yaoundé (1967), capitale du Cameroun et chef-lieu de la Région administrative Centre, vue générale (cliché Mexichrome).

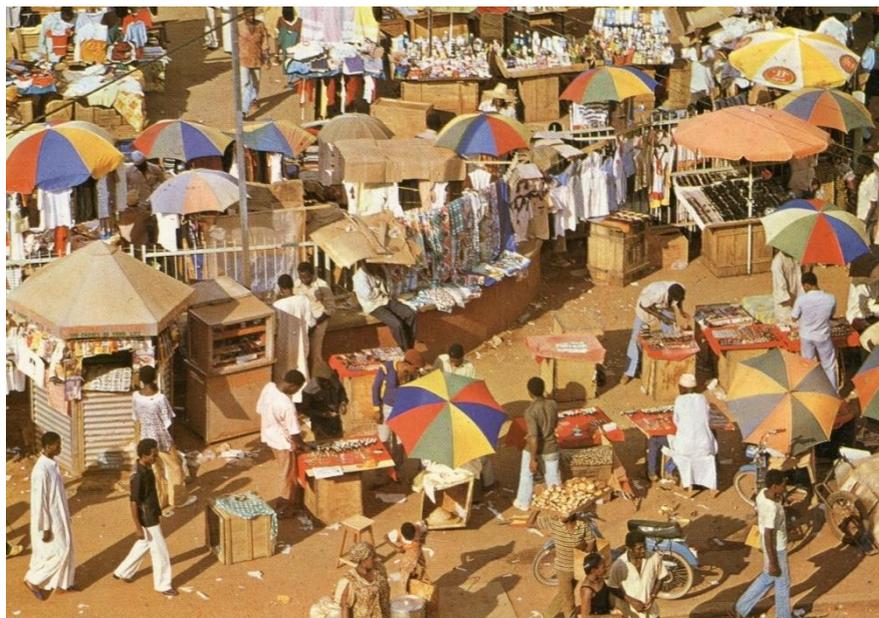


Photo n° 2 : Yaoundé (1967), le marché central, caravansérai de toute nature, presse, vêtements, nourriture... (cliché Mexichrome).

La vie à Nkolbisson

C'est d'abord la station de Nkolbisson à l'est de Yaoundé que nous allons découvrir. Il faut dire plutôt, et à juste titre, le « Centre » ou mieux, le « Campus Nkolbisson », car les installations scientifiques y étaient nombreuses : l'IFCC bien sûr avec ses bureaux administratifs imposants, ses laboratoires de technologie, d'entomologie, de phytopathologie et son service de biométrie mais aussi une l'Ecole fédérale supérieure d'agriculture (EFSA), son internat et une ferme expérimentale (photos 3 et 4). Cette concentration scientifique allait expliquer la présence de plusieurs communautés, camerounaise évidemment mais aussi française, belge et yougoslave...

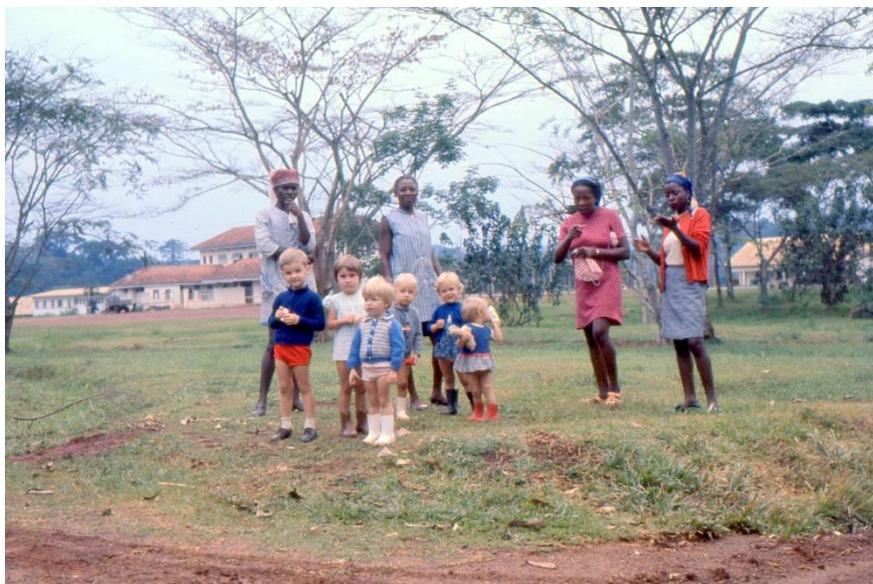


Photo n° 3 : Nkolbisson (Région Centre, 1967), côté nord, de gauche à droite, bâtiments de l'IFCC et cases de Georges Blaha et Mbondji Mbondji.



Photo n° 4 : Nkolbisson (1967), côté sud sud-est, de gauche à droite, internat et logements des professeurs de l'école d'agriculture (EFSA), chapelle (toits arrondis), case du Dr. Brancaert, bâtiments de maintenance et de réparation des véhicules de l'IFCC.

Notre installation fut l'objet d'attentions multiples : l'habitation d'abord, une case, difficile à appeler « case » puisqu'elle avait tout d'une villa, dominant la station en haut de la colline près des bâtiments de l'IFCC. Surprenante aussi, sans « seccos » mais avec vitres aux fenêtres en raison de nuits plutôt fraîches à cause des 700-800 mètres d'altitude ! Ensuite, et comme en Côte d'Ivoire, l'allocation temporaire d'une trois chevaux Citroën pour nos déplacements.



La sérénité du lieu devait frapper la curiosité des visiteurs, notamment en fin d'après-midi, en raison de la procession des enfants des expatriés sous la surveillance des « mamies » (photo 5).

Photo n° 5 : Nkolbisson (1969), promenade des enfants des résidents sous la surveillance de leurs «mamies» (en arrière-plan, à gauche, les bâtiments de l'école d'agriculture EFSA).

J'étais finalement arrivé avant M. Raoul Amédée Muller, chef du service de phytopathologie de l'IFCC et directeur de recherches à l'Orstom, encore en vacances en août comme beaucoup d'autres futurs collègues. Le « plein » s'est fait, peu à peu, courant septembre, ce qui nous amenait à aller accueillir, en comité d'accueil de plus en plus important, le ou les arrivants quand il s'agissait de familles entières : les connaissances se sont faites ainsi sans à-coup et toujours dans la bonne humeur. R. A. Muller et sa famille, avaient eu cependant un vol ponctué de turbulences assez désagréables ayant obligé les parents à chanter pour

rassurer les enfants « Il pleut, il pleut bergère, rentre tes blancs moutons... ». Admirable leçon d'amour face au danger.

En dehors du travail de recherche (qu'inévitablement j'évoquerai un peu plus loin), nos occupations furent, il me semble, cent fois plus variées et assidues que celles de Côte d'Ivoire : l'environnement en station de différentes nationalités, la proximité d'un centre-ville, un centre culturel français, des cinémas, ont probablement joué un rôle... une grande convivialité surtout puisque nos temps libres furent partagés avec de nombreux amis de la faculté de Yaoundé, des Canadiens, des volontaires du progrès et de bien d'autres collègues à activités de coopération diverses (éducation scolaire, hospitalier, culturel, zootechnie...). Mais il y eut bien d'autres intermèdes, soirées sérieuses (discussions de géopolitique, d'éducation scolaire) et moins sérieuses (soirées dansantes, costumées ou non, collègues hommes et femmes en clodettes ou en majorettes, ces dernières ayant eu un franc succès auprès de notre directeur fondateur, M. René Coste, de passage au Cameroun cette fois-là). Il y eut aussi des cours d'équitation en manège dispensés par le docteur Branckaert, directeur belge de la ferme expérimentale (photo 6).

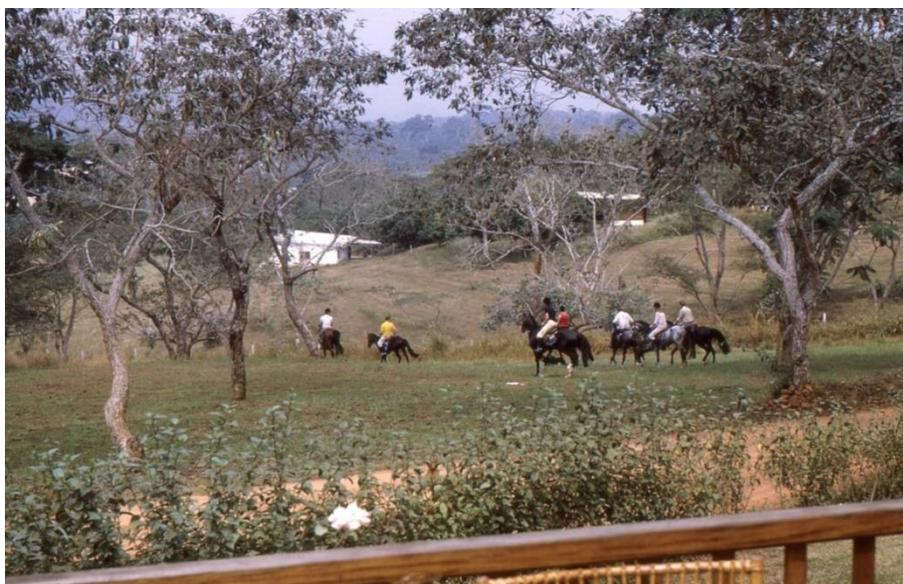


Photo n° 6 : Nkolbisson (1972), sortie équestre à travers le campus et, au fond à gauche, la case IRAT (de MM Tardieu et Roanet, son remplaçant).

Les sorties à cheval furent plus ou moins bien réussies, les chevaux pouvant obéir inopinément à des lubies soudaines qui vous faisaient désarçonner : ce fut mon cas avec un dénommé Bayard que nous avons eu un mal fou à récupérer. Une autre occupation majeure fut les séances de tennis : il y eut régulièrement et même tous les jours après le travail, des tournois entre collègues joueurs chevronnés mais aussi des « matchs » plus cocasses entre débutants. Moi-même voulant recourir de façon assidue à des leçons, je reçu un jour une réprimande méritée du directeur de station : avoir, avec mon collègue entomologiste Bernard Decazy, utilisé, un matin, le cours de tennis à l'ouverture du travail alors que les employés IFCC regagnaient leurs locaux par la route joutant le terrain de tennis. Quel spectacle ! Expérience malheureuse par la suite plusieurs fois remémorée avec mon ami Bernard. En fin de séjour, ce fut la chasse aux papillons qui connut une véritable frénésie : *Papilio*, *Charaxes*..., leur identification et leur préparation avant leur mise en boîte meublèrent nos dernières soirées en famille au Cameroun.

Il faut signaler que nous avons même eu le plaisir d'accueillir sur le centre, en 1973, Mme Claude Pompidou accompagnée de Mme Ahidjo, épouse du président camerounais venues admirer notre campus (photos 7 et 8), alors qu'à Yaoundé, la venue du président Georges Pompidou avait été l'occasion d'un formidable accueil à travers la ville (Photos 9 et 10).



Photo n° 7 :
Nkolbisson (1973),
épouses des
résidents expatriés
attendant l'arrivée
des deux «premières
dames» (de gauche
à droite) : Mmes,
Lotodé (1^{ère}, en
blanc), Bouharmont
(2^e), Challot (3^e),
Branckaert (4^e)
Masseau (5^e), Blaha
(6^e)...



Photo n° 8 :
Nkolbisson (1973),
de gauche à droite,
les deux «premières
dames», Mme
Ahidjo, et Mme
Claude Pompidou et
à leur côté, M.
Jacques Liabeuf,
directeur de l'IFCC
Cameroun (à
l'arrière-plan, le
laboratoire de
phytopathologie de
l'IFCC).



Photo n° 9 :
Yaoundé (1973),
ville en fête dans
l'attente du passage
des deux présidents,
français et
camerounais (le
drapeau
camerounais porte
encore deux étoiles
car le pays n'est pas
encore unifié bien
qu'étant encore sous
un régime à parti
unique).



Photo n° 10 :
Yaoundé (1973),
les présidents
Georges Pompidou
et Ahmadou Ahidjo,
saluant la foule
encore
apparemment peu
sujette aux
revendications qui
bouleverseront le
pays une dizaine
d'années plus tard.

Les travaux de recherches

Côté travail, bien sûr, pourquoi ne pas en parler ? Nous y avons, les uns et les autres, consacré tellement de temps, beaucoup, beaucoup de temps...en ayant retiré tout de même et souvent une certaine satisfaction. Sans y consacrer autant de temps, de la satisfaction j'en retirerais aussi d'écrire ici quelques lignes sur le sujet.

Les travaux et leurs contraintes qui allaient m'être impartis furent compensés par une découverte fortuite mais extraordinaire du Cameroun, ceci tant dans le domaine du cacao que dans celui du café, très peu hélas en ce qui concerna le thé, toutes trois des plantes nobles étudiées, développées et améliorées par l'IFCC.

En ce qui concerne le café, les travaux furent limités, d'abord à la compréhension épidémiologique sur caféiers Arabica en plantation industrielle d'une maladie par pourridié (*Clitocybe* de type Armillaire), et ensuite, à l'analyse biochimique des composants de base des pulpes des cerises du caféier Arabica sujettes au CBD (Coffee Berry Disease à *Colletotrichum coffeanum*). Ces travaux me demandèrent d'aller plusieurs fois dans l'ouest du Cameroun, en zone d'altitude (Babadjou en pays bamiléké) et plus souvent en zone de moyenne altitude (Foumbot en pays bamoun).

Par contre, en ce qui concerne le cacao, les travaux à entreprendre en zones tropicales humides de basse altitude furent beaucoup plus importants. Ils consistèrent :

- d'une part, sur le terrain, à une initiation très courte aux essais fongicides avec R. A. Muller dans la région de Yaoundé riche en plantations familiales (photo n° 11).



Photo n° 11 :
région de
Yaoundé
(Centre, 1970),
plantation
amelonados de
type familial
suivie et
utilisée pour
des essais de
traitements
phytosanitaires
par l'IFCC.



Photo n° 12 :
plantation
paysanne
typique, aussi
bien dans la
Région
administrative
Centre, que
dans celles du
Sud ou Est
Cameroun
(1972) : non
entretenu,
aux cabosses
à maturité non
récoltées et
sujettes aux
attaques de
Phytophthora
(«pourriture
brune des
cabosses», le
Black Pod
anglo-saxon).

Mais je devais surtout mener, personnellement et de front, des tests de sensibilité à la pourriture brune des cabosses du cacaoyer dans des écologies différentes en raison des préjudices considérables enregistrés au Cameroun avec cette maladie (jusqu'à 50% de pertes en moyenne sur les productions annuelles) (photo 12).

Il fallait, dans les parcelles de Nkolbisson comme dans celles de la station IFCC de Nkoemvone (Nkolbisson située dans la région Centre, Nkoemvone dans la région Sud, régions limitrophes distantes l'une de l'autre de plus de 200 km de piste), apporter volontairement la maladie sur les cabosses de variétés sélectionnées (les clones). Ceci créa parfois un grand émoi chez les directeurs de station puisqu'on me signala qu'à Nkoemvone, on fit traiter en catastrophe les parcelles voisines de celles aux cabosses que l'on venait d'inoculer avec une souche locale de *Phytophthora*. A cette époque, l'idée, ancrée, de

l'existence de variétés « résistantes », conduisait à des moyens d'y parvenir encore plus flous, obligatoirement accompagnés de nombreux tâtonnements, alors que les méthodes d'études raisonnées associant moindre sensibilité et effets environnementaux verront le jour beaucoup plus tard ;

- d'autre part, des travaux en laboratoire, avec d'abord comme mission d'assurer la formation de laborantins camerounais (photo 13), puis, après un équipement laborieux en matériel de laboratoire, de diriger les travaux sur les souches de *Phytophthora* et d'effectuer des analyses biochimiques des cortex de cabosses (chromatographies de partage par éluions fractionnées sur colonnes de résines, chromatographies sur papier ou sur couches minces). J'eus l'occasion, toujours dans le cadre préoccupant de la pourriture brune des cabosses, de participer au cours de mon séjour au Cameroun, de 1967 à 1976, à plusieurs colloques en Afrique (Yaoundé, Accra, Brazzaville).



Photo n° 13 : Nkolbison (Centre, 1970), laboratoire de phytopathologie au complet, laborantins et observateurs terrains. Assis au centre avec lunettes, l'assistant de Raoul Muller, Sadrack Eric Njomou, Bachelor of Sciences.

« Phytophoto », spécialité nouvelle à l'IFCC Cameroun

Amateur invétéré de photographie (photo 14), je décidais d'illustrer les stations où j'allais si souvent par de grands posters photographiques (1,5 m x 1m).



Photo n° 14 : G. Blaha, le «phytophotographe» à l'œuvre dans une cacaoyère mexicaine (Etat du Tabasco, cliché CONADECA, 1979).

Les médias parlent du pouvoir de l'image et plus encore «du choc des photos», certes côté chercheur, ces effets sont ressentis à travers l'objectif mais, c'est avant tout pour lui pouvoir «fixer l'instant-témoin».

C'est ainsi que je fus amené à faire des agrandissements de clichés de cacaoyers et de caféiers, nos plantes pérennes emblématiques par excellence : floraisons et productions fruitières, à l'origine de leur remarquable potentiel économique, les classant, de toute évidence, comme les reines des plantes phanérogames angiospermes de rapport (photos 15, 16 et 17)



Photo n° 15 : fleurs de caféier Robusta (*Coffea canephora* variété *robusta*).



Photo n° 16: fleurs de caféier Arabica (*Coffea arabica*).



Photo n° 17 : inflorescence de cacaoyer (*Theobroma cacao* L.), cyme bipare de type cinq.

A la vue de ces photos illustrant les stations IFCC, il y eut l'inauguration d'une spécialité nouvelle à l'IFCC, celle de « Phytophoto » (sic, François Challot, technologue IFCC), et ceci à l'initiative de René Coste, à l'époque notre directeur général, qui me chargea de faire les prises de vue en 16 mm pour deux films (en Eastman Color Negative), un, sur le café, l'autre, sur le cacao. Il me fallait opérer au Cameroun (en raison notamment de la présence du caféier Arabica) mais inévitablement aussi en Côte d'Ivoire pour filmer les collections de caféiers (les différentes variétés de *Canephora*, dont le Robusta et des spécimens récents issus de croisements interspécifiques, les Arabusta) ainsi que les progrès phytotechniques effectués sur le cacaoyer, enfin, aller aussi au Togo pour filmer une maladie à virus, spécifique du cacaoyer, le SSV (Swollen Shoot Virus).

A cette époque, l'expression télévisuelle commençait à s'imposer dans les médias. Pour le siège parisien de l'IFCC faire valoir « sa caféiculture » aussi bien que « sa cacaoiculture », au-delà de publications scientifiques et de brochures, se verraient alors plus largement connues, au niveau national comme international, par une divulgation cinématographique destinée tant à une information grand public qu'à l'enseignement. Projet honorable quoique difficile à réaliser surtout côté cinéaste : peu s'en faut, à la place d'un professionnel, en vérité moins disponible, autant choisir un collègue déjà sur place, amateur, oui, mais aux premières loges pour opérer...

Personnellement, je ne savais pas alors que j'allais me lancer dans une entreprise de taille ! D'une part, le cinéma n'est pas de la photographie aux images fixes, utilisables certes dans des documentaires bibliographiques, et encore !... mais, c'est plutôt, une succession d'images, généralement floues qui, une à une en s'enchaînant à 24 images seconde, créent ou identifient un mouvement. Le résultat attendu, pour être correct, demande une connaissance parfaite du sujet à filmer, une maîtrise technique de l'utilisation du matériel de tournage, une longueur adaptée des séquences, en soulignant enfin que toutes opérations à engager sur le monde végétal se trouvent soumises aux conditions environnementales. D'autre part, j'allais, de toute évidence, mettre inévitablement en suspend mes travaux de recherches à un moment où des résultats probants me confortaient sur l'existence effective de facteurs de sensibilité, et non de résistance, à la pourriture brune des cabosses. L'intérêt porté à ma communication, présentée à Brazzaville, lors d'un colloque international organisé par l'Orstom et l'Alliance des pays producteurs de cacao, présidé par R. A. Muller et le professeur Chevaugéon, m'avait procuré un réel encouragement (mars 1973).

Après un court stage cinéma, à l'occasion d'un passage à Paris (vacances d'été de 1972), tout le matériel de tournage, depuis la caméra Beaulieu 16 mm, ses accessoires, accus et batterie d'éclairage autonome, magnétophone Uher, projecteur et bobines de pellicule, avait pu être choisi, répertorié, commandé puis réceptionné au Cameroun courant 1973 (poids total des 6 colis, 151 kg !) et c'est à la fin de cette année-là que commencèrent, dans l'enthousiasme et l'application, les premières prises de vues café et cacao.

Approfondissant mes connaissances sur les deux plantes, je pus obtenir de mes collègues de précieuses informations indispensables pour filmer les stades de développement végétatif et reproducteur propres à chacune des deux plantes, sans oublier les explications techniques combien nécessaires pour une rédaction des scénarios. Les prises de vues s'accompagnèrent aussi de prises de sons sur magnétophone (bruits mécaniques spécifiques, musiques, chants pidjins...). Les difficultés se rencontrèrent auprès des figurants, « seconds rôles » indispensables (éviter les gestes et mouvements trop brusques, les regards vers la caméra, etc...) et aussi à cause des dates incontournables à ne pas manquer (floraisons, traitements aériens). Il y eut bien sûr le transport délicat du matériel de tournage sur les pistes (caméra dans une sorte de hamac suspendu dans le véhicule), avec bobines et pellicules photo à l'abri de la chaleur ou de la lumière lors du chargement ou du déchargement des magasins.

De 1973 à 1976, c'est au Cameroun que je devais réaliser la plupart des prises de vues pour le film « Café », soit les 2/3 du film définitif, à la fois pour le Robusta (station IFCC de Barombi-Kang, plantations industrielles CFSSO d'Abong-Bang, siège au Cameroun de l'IFCC à Nkolbisson) et pour l'Arabica (plantations industrielles à Foubot et à Babadjou, station IFCC de Santa). Aidé, pour la réalisation pratique par R. A. Muller, P. Bouharmont (généticien), A. J. Gestin et E. Miette (ingénieurs agronomes chargés de région à Babadjou pour le premier, d'une station IFCC à Foubot pour le second), J. Awemo (directeur de la station IFCC de Barombi-Kang), E. S. Njomou (directeur de la station IFCC de Santa, précédemment adjoint de R. A. Muller à Nkolbisson). Au cours d'un rapide séjour en Côte d'Ivoire (fin 1975), des séquences notables pour leur intérêt documentaire purent être réalisées : collections de caféiers à Bingerville et à Abengourou, phytotechnie à Abengourou et à Divo, usinage à Tombokro, chargement du café vert sur bateaux au port d'Abidjan, extraordinaire épisode que cette incursion en zone d'activité économique intense de tout un pays !... autorisation rare obtenue par les collègues IFCC de Bingerville et par ceux affectés

à Abidjan auprès de la SATMACI (Société d'assistance technique pour la modernisation agricole de la Côte d'Ivoire).

Pour le film « Cacao », à peu près le tiers des séquences fut réalisé au Cameroun avec comme principaux informateurs et conseillers cacao, R. A. Muller, N. Sémavoine (directeur de la station IFCC de Nkoemvone), et mon collègue entomologiste, B. Decazy. Il me faudra donc retourner en Côte d'Ivoire pour plus d'éléments cacao : ce qui confirmait en quelque sorte, la « prédominance cacao » pour la Côte d'Ivoire et la « prédominance café » pour le Cameroun.

Pour mener à bien la poursuite des deux films, une disponibilité totale devait s'imposer dans l'espace de temps 1973-1976, mais de façon cruciale, compte tenu de deux impératifs contradictoires :

- d'une part, continuer le « programme phyto » sur le terrain en période de production des cacaoyers (inoculations des cabosses dans deux écologies différentes, Nkolbisson et Nkoemvone), afin de cumuler les observations sur plusieurs années consécutives pour une « meilleure interprétation statistique des résultats » (sic, R. Lotodé, statisticien IFCC à Nkolbisson);

- d'autre part, abréger éventuellement le séjour au Cameroun, le regroupement des instituts en agronomie tropicale à Montpellier entraînant inmanquablement des rapatriements en métropole. L'opportunité, qui se présenterait alors, serait de pouvoir procéder enfin et de façon satisfaisante, malgré l'absence cruciale de scénarios dûment établis, au montage des prises de vues déjà en notre possession. On pourrait surtout faire ressortir le manque des séquences encore nécessaires car indispensables pour une bonne compréhension du sujet traité.